



Dimanche 25 septembre 2011
14^e Dimanche après la Trinité
Marc 1, 40-45

Sophie Reymond
Prilly

La réputation de Jésus comme guérisseur et thaumaturge est déjà bien répandue, il a guéri nombre de malades et de démoniaques à Capharnaüm. Un lépreux s'approche de lui, avec une audace fervente, étant donné sa situation absolue de proscrit, social, religieux et familial. Dans l'humble espoir que ce qui est arrivé à d'autres peut aussi lui arriver, dans la certitude discrète de la capacité de Jésus à guérir : *il le supplie et tombe à genoux... si tu le veux, tu peux me purifier... Si tu le veux, toi. Et pas non plus, 'si tu le peux'.*

Si tu le veux. À la source de la volonté de Jésus, la bonté, la compassion : *pris de pitié, Jésus étendit la main et le toucha*, il toucha l'intouchable. Ce qui était impensable pour un Juif manifeste paradoxalement un respect de la finalité de la Loi : d'un côté il la transgresse en touchant l'impur, de l'autre, ayant guéri, il l'accomplit. « Ceci est digne au plus haut point de retenir l'attention. Pourquoi, en effet, lorsqu'il lui suffisait de vouloir et de parler pour purifier, touche-t-il de la main ? Il me semble qu'il n'avait d'autre raison que de montrer par là qu'il se situait non pas sous la Loi mais au-dessus, et que rien n'est impur pour celui qui est pur.. » (Jean Chrysostome, Homélies sur Matthieu, trad. Bareille, Vives, 1868, cité dans D. Bourguet, *L'Évangile médité par les Pères*).

On peut ajouter qu'il y a dans ce geste une manière, non seulement de ne pas craindre la contagion et la maladie, mais de la prendre sur lui, à son compte : *C'est lui qui a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies* (Mt 8, 17), ce qui, en définitive, aboutira à la Croix.

Qu'*ému aux entrailles*, Jésus agisse par bonté semble aller de soi, comme une image d'Épinal. Mais de tout temps ont existé des êtres au pouvoir particulier, qui en usaient parfois à leur profit. Tel n'est pas le cas de Jésus qui reste authentiquement sensible à la souffrance d'autrui et ne laisse pas de souffrances en souffrance.

Mais une fois le lépreux guéri, Jésus *s'irrita contre lui, et le renvoya aussitôt*, lui intimant à la fois de se taire et de se rendre auprès d'un prêtre, geste de réintégration dans la communauté humaine et d'action de grâce envers Dieu.

À plusieurs reprises, l'évangile de Marc fait état de cette consigne de silence lancée aux guéris, et mêmes aux démons (1, 34). On en parle comme du « secret messianique », en vertu de quoi Jésus, conscient de sa Différence, ne désire pas être reconnu et proclamé Messie avant l'heure. Hypothèse possible mais, en ce début de l'évangile de Marc, peut-être un peu prématurée. Nul doute que Jésus, pour sa part, ne considérait pas son activité thérapeutique comme l'essentiel de son message dont les guérisons faisaient néanmoins partie. Rien n'indique que de leur côté, les foules aient vu alors en lui autre chose qu'un prophète parlant avec autorité et un guérisseur, tandis que la proclamation (au demeurant, non contestée) de Jésus comme *Saint de Dieu* (1, 24), est le fait d'un esprit impur ! Une consigne en l'occurrence difficilement applicable : aurait-il été possible de se rendre chez le prêtre tout en taisant l'agent de la guérison, en se contentant d'un simple diagnostic ? Et en en parlant, le lépreux ne l'aurait peut-être pas identifié ultimement, comme le Messie attendu.

Quelle que soit la pertinence de cette théorie du « secret messianique », cette irritation, voire cette colère ou sévérité de Jésus d'une part, et cette consigne de silence d'autre part, expriment néanmoins bien des choses au sujet de Jésus.

Cette irritation particularise ce récit de guérison et attire l'attention. De quoi, de qui, Jésus s'irrite-t-il au juste ? Le verbe utilisé rappelle celui utilisé lors de la résurrection de Lazare (Jn 11, 33, 38) : là, l'expression dit le trouble intérieur de Jésus face à la mort, et la mort d'un ami. Dans ce texte de Marc, elle vise clairement le lépreux. On ne voit pas bien ce qui aurait justifié, de la part du lépreux, un geste de colère qui aurait trouvé une meilleure place d'entrée de jeu. Un mouvement d'humeur est difficilement conciliable avec la *compassion* évoquée. Jésus n'a pas guéri à son corps défendant, il l'a explicitement voulu. Peut-être pressent-il le malentendu et l'incompréhension fondamentale qui frapperont son action, non seulement son activité, mais aussi sa Passion, attitudes notoires chez les disciples tels que Marc les présente tout au long de son évangile. Peut-être en va-t-il, comme en Jean, d'une colère contre la maladie (identifiée avec le lépreux) qu'il vient effectivement de chasser. On notera en effet le mouvement parallèle entre la lèpre qui s'éloigne du malade, et le lépreux envoyé auprès du prêtre. Dans les deux cas, il y a un mouvement positif de sortie ou d'éloignement : de la maladie d'une part, de la proximité de Jésus d'autre part.

La transgression de la consigne de silence ne fait que mettre une nouvelle fois en valeur la renommée de Jésus, indépendamment de sa volonté. Même lorsqu'il se tient à l'écart des villes, le voilà rejoint, *de toute part*, comme par un effet d'attraction irrésistible. Même *au matin, à la nuit noire*, alors que Jésus s'est isolé, il est retrouvé par ses disciples, *tout le monde le cherche* (1, 35ss). Telle est l'une des visées de l'évangéliste : montrer la diffusion finalement incontrôlable de l'Évangile, en tout lieu et en tout temps. C'est ainsi que le lépreux devient lui-même un annonciateur, un proclamateur. Ce sera aussi la mission des disciples, en temps voulu, porteurs d'un message autrement plus fondamental que l'activité thaumaturgique. Lui qui disait, parlant de son ministère, *c'est pour cela que je suis sorti* (1,38), entraîne tout le monde pareillement à sortir, à manifester, à proclamer, à annoncer.

Quant à Jésus, la consigne de silence, mais aussi l'injonction à se rendre auprès du prêtre concourent à dresser le portrait d'un homme qui ne retire aucun bénéfice personnel de ses dons particuliers, qui n'a à cœur que d'accomplir sa mission de serviteur de Dieu, qui ne tient pas à former une cour autour de lui, ni à revendiquer un pouvoir, tout en manifestant une puissance. En envoyant le lépreux accomplir le rite de réintégration prévu par la Loi, Jésus tient autant le lépreux que lui-même à distance respectueuse de Dieu, à qui seul revient la gloire de son action.

Jésus se réserve : il ne réserve pas ses pouvoirs, mais se tient lui-même constamment en lien avec Dieu. Les versets précédents (1, 32-34) avaient relaté une soirée passée à soigner des malades et des démoniaques. À la suite de quoi, *au matin, à la nuit noire*, Jésus s'était retiré à l'écart pour prier. Les périodes d'intense activité et de présence au monde alternent ainsi avec celles d'un retrait et de présence solitaire devant Dieu, de qui il reçoit tout ce qu'il fait, tout ce qu'il est.